DEUXIÈME ANNÉE. — N° 50. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 27 Août 1891.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS { 1 mois..... » f. 40 / 3 mois..... 1 f. 10 / 6 mois..... 2 f. 10 / Un an..... 4 f. » »

UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, Rue Montmartre. — Paris.

Tout **ACHETEUR** du Journal est **ASSURÉ GRATUITEMENT** Contre les ACCIDENTS DE CHEMINS DE FER

A la Compagnie **LE SOLEIL-SÉCURITÉ GÉNÉRALE**, fondée en 1865

7, Cité d'Antin — PARIS

Les abonnements sont reçus dans tous les Bureaux de Poste

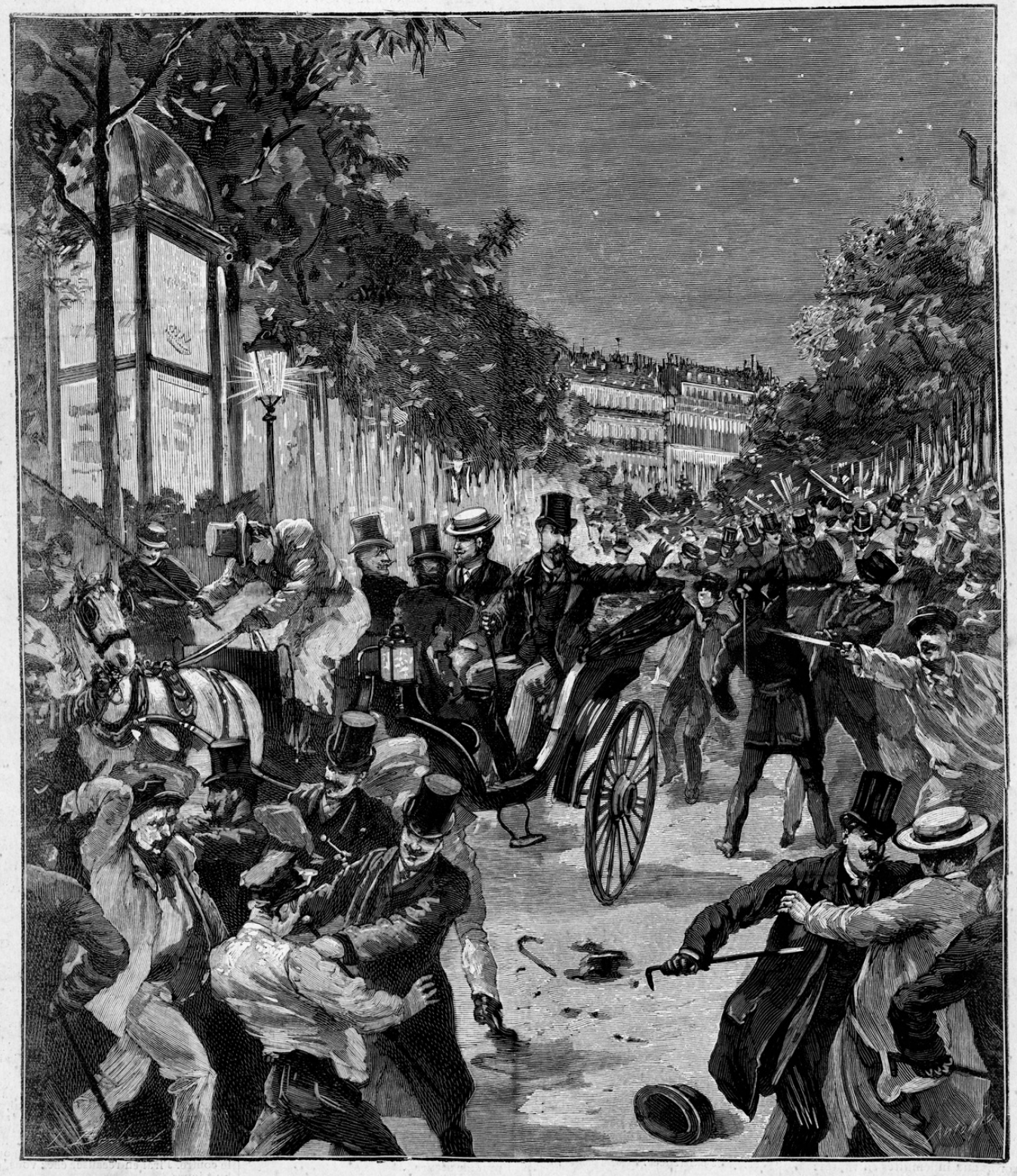
LES ANNONCES SONT REÇUES :

à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet

Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice.

Et aux Bureaux du Journal.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, à M. E. VAUGHAN, 142, rue Montmartre — Paris



LE MEETING FRANCO-RUSSE DU CIRQUE D'HIVER

LACHE ATTENTAT CONTRE UN DÉPUTÉ

AMOUR

TROIS PAGES DU *LIVRE D'UN CHASSEUR*

... Je viens de lire dans un fait divers de journal un drame de passion. Il l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aimait. Qu'importent Il et Elle ? Leur amour seul m'importe ; et il ne m'intéresse point parce qu'il m'attendrit ou parce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il me fait songer, mais parce qu'il me rappelle un souvenir de ma jeunesse, un étrange souvenir de chasse où m'est apparu l'Amour comme apparaissaient aux premiers chrétiens des croix au milieu du ciel.

Je suis né avec tous les instincts et les sens de l'homme primitif, tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la chasse avec passion ; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang sur mes mains, me crispent le cœur à me faire défaillir.

Cette année-là, vers la fin de l'automne, les froids arrivèrent brusquement, et je fus appelé par un de mes cousins, Karl de Rauville, pour venir avec lui tuer des canards dans les marais, au lever du jour.

Mon cousin gaillard, de quarante ans, très fort et très barbu, gentilhomme de campagne, demi-brute aimable, d'un caractère gai, doué de cet esprit gaulois qui rend agréable la médiocrité, habitait une sorte de ferme-château dans une vallée large où coulait une rivière. Des bois couvraient les collines de droite et de gauche, vieux bois seigneuriaux où restaient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les plus rares gibiers à plume de toute cette partie de la France. On y tuait des aigles quelquefois ; et les oiseaux de passage, ceux qui presque jamais ne viennent en nos pays trop peuplés, s'arrêtaient presque infailliblement dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

Dans la vallée, c'étaient de grands herbages arrosés par des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la plus admirable région de chasse que j'aie jamais vue, était tout le souci de mon cousin qui l'entretenait comme un parc. A travers l'immense peuple de roseaux qui le couvrait, le faisait vivant, bruissant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les barques plates, conduites et dirigées avec des perches, passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs, faisaient fuir les poissons rapides à travers les herbes et plonger les poules sauvages dont la tête noire et pointue disparaissait brusquement.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien que trop grande, trop remuante, impossible à posséder, les rivières si jolies mais qui passent, qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpite toute l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais c'est un monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants sédentaires, et ses voyageurs de passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement si léger, si doux, et plus terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait ressembler les marais à des pays redoutables cachant un secret inconnaissable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère plus profond, plus grave, flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création peut-être ! Car n'est-ce pas dans l'eau stagnante et fangeuse, dans la lourde humidité des terres mouillées sous la chaleur du soleil, que remua, que vibra, que s'ouvrit au jour le premier germe de vie ?

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre les pierres.

Pendant le dîner, dans la grande salle dont les buffets, les murs, le plafond étaient couverts d'oiseaux empaillés, aux ailes étendues, ou perchés sur des branches accrochées par des clous, éperviers, hérons hiboux, engoulevents, buses, tiercelets, vautours, faucons, mon cousin pareil lui-même à un étrange animal des pays froids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque, me racontait les dispositions qu'il avait prises pour cette nuit même.

Nous devions partir à trois heures et demie du matin, afin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi pour notre affût. On avait construit à cet endroit une hutte avec des morceaux de glace pour nous abriter un peu contre le vent terrible qui précède le jour, ce vent chargé de froid qui déchire la chair comme des scies, la coupe comme des lames, la pique comme des aiguillons empoisonnés, la tord comme des tenailles, et la brûle comme du feu.

Mon cousin se frottait les mains : « Je n'ai jamais vu une gelée pareille, disait-il, nous avions déjà douze degrés sous zéro à six heures du soir. » J'allai je me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant dans ma cheminée.

A trois heures sonnantes on me réveilla. J'endossai à mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de fine champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant il fait mal ; aucun souffle ne l'agite ; il est figé, immobile ; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches sur le sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Nous allions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit ; et je regardais la fumée que faisait l'haleine de nos chiens.

Nous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous engageâmes dans une des allées de roseaux secs qui s'avançait à travers cette forêt basse.

Nos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, laissaient derrière nous un léger bruit ; et je me sentis saisi, comme je ne l'avais jamais été, par l'émotion puissante et singulière que font naître en moi les marécages. Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous marchions dessus, au milieu de son peuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la hutte de glace qu'on avait construite pour nous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme nous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couverture pour essayer de me réchauffer.

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune déformée, qui avait quatre cornes à travers les parois vaguement transparentes de cette maison polaire.

LES DÉPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

Mais le froid du marais gelé, le froid de ces murailles, le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une façon si terrible, que je me mis à tousser.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis si nous ne tuons pas grand'chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes ; nous allons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au sommet pour laisser échapper la fumée ; et lorsque la flamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles se mirent à fondre, doucement, à peine, comme si ces pierres de glace avaient sué. Karl, resté dehors, me cria : « Viens donc voir ! » Je sortis et je restai éperdu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône, avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu poussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, passa sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et qui court dans l'air sombre, si vite, si loin, avant qu'apparaisse à l'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure glaciale de l'aube, que ce cri fuyant emporté par les plumes d'une bête est un soupir de l'âme du monde !

Karl disait : « Eteignez le feu. Voici l'aurore. »

Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées, sur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl venait de tirer ; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajustions vivement dès qu'apparaissait au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, essoufflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le soleil apparaissait au fond de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes. Je tirai. Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle au ventre d'argent. Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût assez proche.

— Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

Certes, il ne s'en allait point ; il tournoyait toujours, et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait sous la menace du fusil qui suivait son vol ; il semblait prêt à continuer sa route, tout seul à travers le ciel. Mais ne s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa femelle.

— Laisse-là par terre, me dit Karl, il approchera tout à l'heure.

Il approchait, en effet, insouciant du danger, affolé par son amour de bête, pour l'autre bête que j'avais tuée.

Karl tira : ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu l'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait ; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me la rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans le même carnier... et je repartis, ce jour-là, pour Paris.

. . . . . .

Guy de MAUPASSANT.

La Meunière et le Soldat

I

Les chasseurs, plus souvent que les paysagistes, ont traversé la petite vallée des Vorges, célèbre dans le voisinage par ses vignes, ses noisetiers et ses moulins à eau. C'est une nature un peu coquette, qui rappelle trop les paysages d'opéra-comique. Le versant de la colline n'est pas déchiré par des roches ou par des bancs de sable ; au sommet, une vieille tour ou un vieux château ne tombe pas en ruines ; rien de sauvage, rien de désert ; la piété d'un anachorète ou la rêverie d'une amante délaissée y serait mal placée ; comment prier et se lamenter en une nature féconde, qui vous convie aux joies de la terre par le spectacle de la fleur et du fruit, des bouquets, des moissons et des vendanges ? Cette vallée des Vorges est tant bénie du ciel, qu'on y chercherait en vain un arpent de terre stérile ; il n'est pas jusqu'aux chemins qui n'y produisent l'herbe la plus touffue et la plus odorante. Oui, la douleur y serait toute dépaysée. Où aller pour pleurer quand les chemins sont verts, quand les buissons vous jettent au passage des chansons et des parfums ? On aurait beau faire pour rencontrer un mauvais visage : la vie est partout, même dans le cimetière, qui est encadré d'une haie fleurie et où il y a plus de pommiers que d'épitaphes.

Mais qu'ai-je dit ? la douleur est de tous les pays : car la douleur entraîne avec elle le monde de l'âme qui nous cache l'autre.

Dans cette vallée, quand j'avais vingt ans, j'ai assisté de loin en loin au spectacle d'une trilogie rustique et amoureuse que je veux retracer ici telle que je l'ai vue dans la poésie de la jeunesse et de la saison. Ne vous attendez pas à quelque scène dramatique ou passionnée. Je n'ai pour moi que le sentiment de la vérité.

En 1868, vers la fin du mois de mai, je passai par la vallée des Vosges, qui déployait un luxe inouï : les cerisiers, les pommiers et les aubépines secouaient sur les marges vertes du chemin une neige odorante qui cachait les marguerites. J'allais lentement dans le riant cortège de la jeunesse et de la poésie, quand l'amour se mit de la partie en offrant à mes regards une douce image que je vois encore dans mon cœur. J'écoutais depuis quelques minutes une voix claire qui chantait cette vieille chanson de Quinault et de Lulli :

C'est l'amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en ces bois nuit et jour l'on entend
Si l'amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.

J'écoutais avec charme, non pas pour la voix ni pour la chanson, mais à cause du théâtre. Tout d'un coup au-dessous du chemin, j'entrevis une belle fille de dix-sept ans à peine et un âne capricieux qu'elle chassait devant elle avec un rameau de noisetier. A ma vue, elle se tut et rougit. Je m'arrêtai contre le tronc pour mieux la voir passer. Elle avait alors une figure tout enjouée et toute printanière, pleine de sourires et de roses. Quel éclat et quelle fraîcheur ! quelle innocence et quelle gaieté ! Des dents blanches comme du lait, des cheveux blonds, dont quelques touffes rebelles s'échappaient du peigne et du petit bonnet ; pas la moindre parure ; ni collier ni pendants d'oreilles, pas même une rose ni un bouquet de violettes au corsage ! Et quel joli corsage sans corset ! C'était la nature elle-même, — une belle épreuve avant la lettre, car l'amour n'était pas encore du cortège.

En prenant par avance sa part de la moisson de son prochain, l'âne riait dans sa barbe des coups de rameau que lui donnait la meunière. A un certain moment,